Vol. XLIX — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 3 NOVEMBRE 1920 — No 50

ABONNEMENTS

Canada .... $1.00 par année
Etats-Unis .... 1.50 " "
Europe .... 2.50 " "

Tarif des Annonces

1ère insertion, par ligne .... 12 cents
Chaque insertion subséquente 8 cents

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
42 AVENUE PROVENCHER
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : Main 3377

COUPS DE PLUME

Lundi dernier le chef de l'opposition à Ottawa, l'Hon. Mackenzie King, rendait visite à Winnipeg et à Saint-Boniface.

Il était accompagné de l'Hon. Dr Béland et de plusieurs autres députés.

Nous avons regretté de ne pouvoir assister à l'assemblée de Saint-Boniface, mais comme il nous était impossible d'assister aux deux assemblées qui se tenaient simultanément dans les deux villes et que nous voulions entendre l'énonciation complète du programme politique du chef libéral, nous nous sommes rendus à l'assemblée de Winnipeg afin d'être en mesure de nous former une opinion plus juste sur la valeur et le mérite du chef libéral et de sa doctrine.

Nous y sommes allés avec un esprit libre de tous préjugés, prêts à être convaincus si l'orateur faisait preuve d'une force supérieure à celle du premier-ministre et si son argumentation, sa science politique, sa vision de l'avenir étaient plus solides, plus larges et plus élevées que celles du chef actuel du gouvernement canadien.

Il vaut aussi bien faire l'aveu maintenant sans attendre à la fin de notre article: Nous sommes forcés de dire que dans notre humble jugement M. King, malgré son talent incontestable, n'a pas comme chef politique et comme homme d'Etat la taille de Meighen.

Par son maintien, sa diction, son argumentation Meighen en impose et force même ceux qui ne l'aiment pas à reconnaître chez lui le talent, l'ampleur, l'étoffe qui ont fait les Laurier, les Borden, les Blake, les Tupper, les Cartier, les Macdonald, tandisque King avec une parole facile mais avec une argumentation diffuse ne convaincra personne qu'il pourra jamais s'élever à la hauteur du chef à qui il a succédé.

Les vieux libéraux qui ont admiré Laurier ne trouveront jamais chez King ce cachet, ce magnétisme, ce quelque chose qui les enthousiasmait, les remuait si profondément chez leur ancien chef.

On pouvait différer d'opinion avec Laurier, on pouvait le combattre comme c'était son droit, mais quand on allait écouter ses discours on restait là jusqu'au bout, jusqu'à la dernière phrase, jusqu'au dernier mot.

Or, détail qui a son importance et qui n'a passé inaperçu pour personne;—à la grande assemblée de Winnipeg lundi dernier, M. King en montant sur l'estrade s'est trouvé en face d'un auditoire qui remplissait l'immense amphithéâtre jusque dans ses coins les plus reculés. Quand il a repris son siège, on peut dire que le quart de l'auditoire avait déjà évacué la salle et la sortie avait commencé au moins une demie-heure avant la fin de son discours.

Et pourtant, avant l'entrée en scène de M. King l'assemblée avait été mise de bonne humeur par l'aimable garçon qu'est le Dr Béland.

Il est vrai que notre charmant compatriote n'avait pas disséqué le gibier politique très profondément, mais il avait su comme toujours capter les bonnes grâces de tous les auditeurs; et malgré cette préparation agréable, le chef politique n'a pas su conquérir l'attention de son auditoire et la conserver jusqu'au bout.

Par contre, la semaine dernière, M. Meighen commençait son discours au moment où son collègue M. Calder avait eu sérieuse maille à partir avec l'auditoire et malgré cela petit à petit, il prenait l'ascendant, faisait taire les interruptions et recevait de l'auditoire encore au complet des applaudissements que même ses adversaires lui donnaient comme reconnaissance de sa force et de son habileté.

* * *

Ne perdons pas de vue que le public veut aujourd'hui entendre, voir et savoir.

Les anciens appels à la fidélité des partisans n'ont plus la même emprise.

Le monde a changé, la guerre a bouleversé l'humanité et amoncelé partout des ruines.

Les nations sont agitées, meurtries et souffrantes.

Les affaires sont dans le désarroi, dans le marasme; il s'agit de relever les ruines, d'enlever les débris, de pousser la reconstruction.

C'est aux gouvernements à ramener l'ordre, la stabilité, la prospérité.

L'électorat suivra le chef qui montrera le plus de fermeté et qui donnera une plus grande assurance d'action sage, prompte dans la coordination des forces de la nation et dans le développement des ressources et des richesses du pays.

Le victorieux aux prochaines élections ne sera pas le politicien retors habile à tirer des ficelles, prompt à plaire à tous les groupes, à flatter tous les intérêts.

Le victorieux sera l'homme d'Etat qui s'élevant au dessus des clameurs particulières et égoïstes de tous les groupes, de toutes les classes et de tous les intérêts donnera à tous ces groupes, à toutes ces classes à tous ces intérêts, confiance et assurance que la législation sera telle que chacun aura justice, en autant que justice humaine est possible et en autant que l'intérêt de la nation en général, la paix et la prospérité du pays seront sauvegardées.

A notre avis M. King s'attarde trop à une foule de petits détails et ne s'occupe pas assez d'aviser aux grands moyens pour résoudre les difficultés présentes.

M. King nous semble faire une guerre d'escarmouches plutôt qu'un grand combat.

Le but unique de M. King est le renversement du gouvernement actuel.

Peu lui importe que les candidats victorieux soient ses partisans ou d'autres.

Que les futurs députés élus appartiennent au groupe des libéraux ou à ceux des fermiers, des travaillistes, des soldats, des socialistes peu lui importe, il sera content, pourvu que la défaite du parti national-libéral-conservateur soit assurée.

Pour un chef qui a confiance en lui, en ses idées, en son programme, il nous semble que ça n'est pas d'une envergure extraordinaire, ni bien brillant.

Nous doutons fort qu'un tel opportunisme soit un gage de grand succès.

Quand M. King nous dit que le gouvernement Borden a fait des fautes; quand il nous dit que bien des choses malheureuses se sont dites et ont été faites aux dernières élections; il ne nous dit rien que nous ne savions pas—**errare humanum est!**

Quand il nous dit que le coût de la vie est aujourd'hui trop élevé, qu'il faut augmenter la production et ramener la concorde parmi toutes les classes de la société, il ne nous apprend rien de nouveau.

Nous savons tout cela.

Ce que le peuple veut aujourd'hui de n'importe quel parti, de n'importe quel gouvernement, c'est une solution à tous ces problèmes, c'est de trouver les moyens de remédier à toutes ces difficultés et de régler tous ces problèmes.

* * *

La question fiscale sera la grande question débattue aux prochaines élections.

Il ne s'agit pas de chercher à plaire ou à tromper tous les groupes en se montrant protectionniste chez les protectionnistes et libre-échangiste chez les partisans du libre échange.

Il s'agit de trouver un moyen terme, une politique modérée qui protègera tout le monde en forçant chacun à faire les sacrifices nécessaires et réclamés par l'intérêt du pays en général.

Il s'agit de procéder scientifiquement, mathématiquement dans la recherche de la politique fiscale qui saura donner aux fermiers et aux travaillistes la juste rémunération de leur travail, tout en sauvegardant les droits et la vie de l'industriel.

Il ne s'agit pas d'étouffer un groupe, dans l'espérance de faire vivre l'autre.

Il faut trouver le moyen le meilleur pour les faire vivre tous les deux.

Le gouvernement d'Ottawa sous la direction du ministre des finances, M. Drayton, fait aujourd'hui une enquête sérieuse qui permettra à M. Meighen, comme chef du pays de soumettre aux contribuables un programme clair et défini.

C'est là croyons nous un travail qui dépasse de beaucoup en importance toutes les petites chicaneries que lui soulèvent aujourd'hui ses adversaires.

L'on nous dit que nous aurons bientôt l'énonciation de la politique de M. Crerar.

Il est à espérer que le peuple sera mis au courant de cet autre programme avant d'être appelé à se déclarer aux urnes électorales.

Quand l'électeur aura bien étudié, bien réfléchi il sera alors en mesure de prendre une action sage qui sera plus dans l'intérêt du pays, que si on le jetait dans la tourmente électorale sans avoir le temps d'une préparation raisonnable.

* * *

A l'assemblée de Winnipeg devant un auditoire anglais M. le docteur Béland a voulu obtenir un succès de mauvais aloi en se servant du nom de M. Henri Bourassa.

Il glosait sur le nom du parti de M. Meighen, le parti National-libéral-conservateur; c'était son droit et quant à cela nous n'avons rien à dire.

Mais nous croyons que le bon Docteur est allé trop loin lorsqu'il a dit :—"Le mot national a été placé là, simplement pour faire plaisir au fougueux nationaliste P. E. Blondin, le disciple de Henri Bourassa et pour attirer sous le drapeau du gouvernement le parti nationaliste comme on l'a fait en 1911."

Si le docteur répète cela dans la Province de Québec, on lui rira au nez.

A Winnipeg, la pensée de M. Béland était claire!

L'orateur à qui l'auditoire n'a pas marchandé les applaudissements chaque fois qu'il a dit un bon mot, n'a reçu à ce moment pour toute réponse qu'un courant de silence glacial.

Le coup était manqué!

Il n'était du reste pas digne de l'homme honorable qui le tirait.

N'OUBLIONS PAS NOS MORTS

Nous admettons souvent, il faut en convenir, un préjugé bien funeste pour certaines âmes; nous les négligeons parce que les ayant considérées comme saintes sur la terre, et comme vivant toujours dans la grâce de Dieu, nous nous persuadons volontiers qu'aussitôt après leur mort, ou peu s'en faut, elles sont allées directement au ciel: par conséquent, nous ne prions plus pour elles. Ce n'est pas que le souvenir de ces âmes vertueuses soit effacé de notre mémoire; au contraire nous en parlons sans cesse avec éloges. Mais il semble que l'admiration même tarisse toutes les sources de la compassion qu'elles méritent. Ainsi nous hâtons-nous de les placer au ciel.

Ce n'est pas à dire que nous devions repousser tout espoir que ces personnes aimées sont désormais en paradis; mais cet espoir, s'il est réellement chrétien, nous portera à prier chaque jour davantage pour nos morts, afin que chaque jour rende leur entrée au ciel plus proche et plus probable.

Qui ne sait que Dieu découvre dans les âmes les plus saintes en apparence ce que ni l'homme ni l'ange ne soupçonne même pas. N'a-t-il pas dit qu'il demanderait compte d'un simple parole oiseuse? Dieu seul d'ailleurs voit la hauteur du rang qu'il destine aux âmes dan sson royaume et les conditions auxquelles elles doivent y atteindre. Quelque éminentes qu'aient donc paru les vertus de ceux ou de celles que la mort nous enlève, soyons persuadés que nous ne saurions leur témoigner un amour plus tendre et plus généreux qu'en priant et faisant prier pour elles. Du reste nous ne devons pas craindre de perdre le fruit de nos bonnes oeuvres si ces âmes sont déjà peut-être introduites au lieu du repos éternel: les besoins de l'Eglise souffrante ne sont-ils pas immenses? Si l'âme pour laquelle nous prions n'a pas besoin de nos secours ils ne seront pas perdus: le Seigneur les appliquera dans sa miséricorde, à tant d'autres âmes délaissées.

Le préjugé si funeste dont nous parlons plus haut vient de la fausse idée que les hommes se font de la sainteté: ils ne connaissent pas la pureté nécessaire pour paraître devant Dieu. Cependant s'ils réfléchissaient quelque peu ils se convaincraient de la pensée de tous les saints sur la rareté prodigieuse des âmes assez éprouvées, assez saintes pour passer de la terre au ciel sans aucune expiation préalable. Qu'ils examinent en particulier chaque vertu. Sur la Charité, par exemple, que de manquements imperceptibles à une foule de gens du monde! Savent-ils que le silence même est quelque fois une faute? Aperçoivent-ils tout le danger d'une médisance? Soupçonnent-ils les suites d'une simple raillerie? Quant à la vanité qui pourrait en calculer les délits? Et la sensualité et l'oisiveté? Aussi est-il d'expérience que plus une personne est avancée dans la vertu et moins elle voit la possibilité d'échapper au purgatoire à moins d'une grâce particulière. C'est que, à mesure qu'elle progresse en Dieu, elle découvre toujours davantage, d'une part les exigences de son infinie Justice et d'autre part les multiples défaillances de sa propre nature.

Prions donc pour tous les morts, même pour les justes que nous croyons jouir déjà de la gloire céleste.

St-Augustin, qui avait été témoin pendant de longues années de la piété et des vertus héroïques de sainte Monique, ne laissait pas de la recommander à Dieu et de réclamer des suffrages en sa faveur, vingt ans après sa mort. "Dieu de mon coeur, je ne pense point aux perfections de ma mère, pour lesquelles je suis heureux de vous rendre grâce : c'est pour ses péchés que je vous prie. Pardonnez-lui, Seigneur, pardonnez-lui; inspirez, ô mon Dieu, à tous mes frères, vos serviteurs qui liront ce que j'écris, de se souvenir à l'autel, de Monique votre servante, afin qu'elle trouve, non seulement dans mes prières, mais aussi dans celles des autres l'accomplissement de ses dernières volontés." — (L'Action Catholique de Québec).

ORIGINE DE LA TOUSSAINT

Lorsque Rome eut achevé la conquête du monde, elle dédia le plus durable monument de sa puissance à tous les dieux. Le Panthéon devait attester à jamais la reconnaissance de la cité reine. Cependant conquise elle-même au Christ est investie par lui de l'empire des âmes, son hommage se détourna des vaines idoles pour aller aux Martyrs, qui priant pour elle en mourant de sa main, l'avaient seuls faite éternelle. Ce fut à eux et à leur reine, Marie, qu'au lendemain des invasions qui l'avaient chatiée sans la perdre, elle consacra cette fois pour toujours, le Panthéon devenu chrétien.

Trois siècles durant, les catacombes restèrent le rendez-vous des athlètes du Seigneur au sortir de l'arène. Rome doit à ces vaillants un triomphe mieux mérité que ceux dont elle gratifia ses grands hommes d'autrefois. En 312 pourtant, Rome, désarmée mais non encore changée dans son coeur, n'était rien moins que disposée à saluer de ses applaudissements les vainqueurs des dieux de l'Olympe et du Capitole. Tandis que la Croix forçait ses remparts, la blanche légion demeura cantonnée dans le sretranchements des cimetières souterrains qui, comme autant de travaux d'approche, bordaient toutes les routes conduisant à la villa des Césars. Trois autres siècles étaient laissées à Rome pour satisfaire à la justice de Dieu, et prendre conscience du salut que lui ménageait la miséricorde. En 609, le patient travail de la grâce était accompli. Des lèvres de Boniface IV, Pontife suprême, descendait sur les cryptes sacrées le signal attendu.

C'est dans la majesté apostolique, c'est entouré d'un peuple immense, que le successeur de Pierre, que l'héritier du crucifié de Néron, se présente aux portes des catacombes. Ornés avec magnificence, 28 chars l'accompagnent, et il convie à y monter les Martyrs. L'antique voie triomphale s'ouvre devant les Saints.

Après dix siècles de persécutions et de ruines, le dernier mot restait donc aux Martyrs: mot de bénédiction, signal de grâces pour la Babylone ivre naguère du sang chrétien.

Mieux que réhabilitée par l'accueil qu'elle faisait aux témoins du Seigneur. L'encens qu'elle brûlait sur les pas des Saints, rappelait celui dont ils avaient refusé l'hommage à ses dieux de mensonge; l'autel au pied duquel leur sang avait coulé, était celui-là même ou elle les invitait à prendre la place des usurpateurs enfuis à l'abime. Bien inspirée fut-elle, quand le temple édifié par Marcus Agrippa, restauré par Sévère Auguste, étant devenu celui des saints Martyrs, elle crut devoir maintenir à son fronton le nom des construsteurs primitifs et l'appellation qu'ils lui avaient donnée; l'insigne monument ne justifia son titre qu'à dater de la mémorable journée ou, sous sa voute incomporable, image du ciel, Rome chrétienne put appliquer aux hôtes nouveaux la parole Psaume : J'ai dit : c'est vous les dieux! C'était le 13 mai, qu'avait lieu cette prise de possession triomphale.

Toute dédicace sur la terre rappelle à l'Eglise l'assemblée des Saints, pierres vivantes de l'éternelle demeure que Dieu se construit aux cieux. On s'étonnera d'autant moins que la Dédicace du Panthéon d'Agrippa soit devenue la première origine de la fête de tous les Saints. Son anniversaire, en ramenant la mémoire collective des Martyrs, donnait satisfaction à l'Eglise qui, désireuse d'honorer annuellement tous ses bien heureux fils morts pour le Seigneur, se vit de bonne heure réduite par leur nombre à l'impuissance de célébrer chacun d'eux au jour de son glorieux trépas. Or, au culte des Martyrs s'était joint pour elle, à l'âge de la paix, celui des justes qui, l'arène sanglante désormais fermée, se sanctifiaient chaque jour dans tous les héroismes offerts par ailleurs au courage chrétien; la pensée de les associer aux premiers dans une solennité commune, qui suppléerait pour tous à la nécessité des comissions individuelles, naquit comme spontanément de l'initiative que Boniface IV avait prise.—(L'Action Catholique de Québec.)

ET LE PAIN

La récolte du blé au Canada est estimée, cette année, à 262,338,000 boisseaux. L'an dernier, elle n'était évaluée qu'à 193,260,000. Pour les autres céréales la proportion serait la même. C'est donc une augmentation qui vaut la peine que l'on en parle. Et ceci nous amène à poser une question que se font, du reste, depuis bien longtemps, des millions de familles. Le prix du pain va-t-il baisser? Il est un axiome d'économie politique qui veut que les prix soient basés à la fois sur la production et sur la consommation, en d'autres termes sur l'offre et la demande. Donc, le prix du pain va-t-il baisser? Il serait plus que téméraire de répondre à cette question dans l'affirmative. Au contraire, selon toute apparence, les propriétaires des minoteries hausseront le prix du blé et les boulangers hausseront naturellement, le prix du pain. L'on n'a pas coutume de se gêner depuis quelques années; la manne passe et tout le monde veut en profiter. D'ailleurs, nous sommes si bien lancés. Le prix du grain, en prenant le Dominion comme une moyenne, a augmenté de 1½ pour cent par pain de 24 onces, et la farine a augmenté de 65 sous par baril. Depuis janvier, le prix de la farine a monté de $10.87 par baril à $13.86. Vous voyez que quand les magnats du blé et de la farine prennent du galon... Mais si la surproduction n'est pas capable de faire baisser le coût de la vie, l'on se demande qu'est-ce qui va bien provoquer définitivement cet heureux événement! La baisse des salaires? Mais quand? Mystère!... et bolchévisme.—(L'Evenement).

LE CANADA EN EUROPE

Ottawa, 30.—Durant son séjour en Europe ou il représentera le Canada à la ligue des nations, Sir Georges Foster se propose de consacrer quelque temps à considerer a réorganisation de la représentation commerciale du Canada en Europe et particulièrement en Angleterre.

Cette même question inspire à M. Willie, l'un des membres démissionnaires de la commission du commerce d'outremer, quelques suggestions dont la principale est que le service des renseignement commerciaux à l'étranger devrait être centralisé sous la direction d'un homme particulièrement compétent, afin de tenir les exportateurs au courant de toutes les occasion à profiter.

D'autre part en certains millieux, l'on est d'opinion que les exportatenurs et les fabricants en général s'empressent très peu de mettre à profit les renseignements qui leur sont fournis et comptent un peu trop sur l'action du gouvernement.

Congrès Catholiques et Union Sacrée

Deux congrès catholiques viennent de se tenir en Lorraine, le premier, dimanche, à Metz, où les catholiques du diocèse étaient convoqués par leur évêque pour une journée de prières, d'études et de manifestations—le second, à Nancy, où une grande association d'oeuvres, après trois jours de travail, achève en ce moment son assemblée générale annuelle.

Ces deux congrès, auxquels le signataire de ces lignes a eu le réconfort d'assister, ont affirmé chez les catholiques, une admirable vitalité. Mais ce n'est point ce trait que je veux souligner aujourd'hui; j'aurai l'occasion d'y revenir. Un autre caractère, autrefois inconnu dans les assemblées catholiques a marqué ces manifestations; c'est ce caractère qu'il me paraît intéressant de mettre en relief. Il confirme, heureusement, par des exemples particuliers, mais topiques, les témoignages d'Union sacrée que j'enregistrais dans ma dernière correspondance.

Avant la guerre, un congrès catholique était, pour les autorités gouvernementale et locales, un dédaigné, souvent même un ennemi. On le tenait à l'écart et on ne le supportait que faute de pouvoir l'empêcher. D'autres parts, quand il était question des pouvoirs publics au sein de ces assemblées, c'était en général sous forme de protestations contre une mesure antireligieuse ou d'organisation de défense en vue d'une nouvelle le menace du même genre.

Il ne manquait pas, ces dernières années, de pessimistes ou de craintifs, pour annoncer qu'il en serait encore de même après la cessation des hostilités.

Ces mauvais augures ont été démentis par les événements.

Voyez d'abord la journée de Metz.

Sans doute il y a eu quelques regrets et quelques appréhensions manifestés, au sujet de l'école. Au lendemain de l'armistice, certaines maladresses avaient été commises, sous l'influence de tel fonctionnaire ou de tel politicen. Mais, détail symptomatique, il a été déclaré au Congrès, par les personnalités les plus compétentes, aux applaudissements d'un grand auditoire populaire, que le gouvernement, par ses derniers actes, et dans ses dernières paroles, avait donné satisfaction aux catholiques. On veillera pour que les résultats acquis soient maintenus; mais pour le moment, on est content et l'on a confiance.

Détail fort intéressant aujourd'hui: le gouvernement dans l'espèce, ce gouvernement dont les catholiques lorrains se félicitent, en M. Millerand. C'est lui qui, dans son passage au Commissariat général d'Alsace-Lorraine, et, tout récemment encore, dans son dernier voyage ministériel en provinces reconquises, à compris l'âme et les revendications de ces catholiques et en a tenu compte.

Aussi, devant un grand auditoire populaire catholique, animé d'un esprit résolument actif et de Metz, ou en prononçant le nom du président du Conseil, a soulevé de vifs applausements. Et, à la fin du Congrès, après la dépêche traditionnelle au Souverain Pontife, le chef du diocèse a fait acclamer. D'un télégrame au chef du gouvernement. Manifestation qui pourra sembler normale à certaines populations croyantes, mais qui, chez nous, il y a quelques années encore, eût été complètement impossible.

Et ce n'est pas tout. Un imposant défilé de quatre mille hommes, délégués par les différentes paroisses de la ville et de la provinces, traversa les rues de Metz, en trainée par les fanfares des oeuvres catholiques et ombragée par leurs bannières. Une des musiques, en face de l'évêché, attaqua vigoureusement la *Marseillaise* sous les plis du drapeau tricolore écussonnée du Sacré-Coeur. Et, devant ce symbole éloquent de l'Union sacrée, l'on voyait s'incliner, du haut de la tribune épiscopale, serrés coude à coude et vraiment coeur à coeur, l'évêque et le préfet. Pour saluer ces catholiques, le haut fonctionnaire de l'Etat s'était venu placer auprès du représentant de l'Eglise.

Le Congrès de Nancy offrait un autre caractère. C'était une réunion plus intime, entre prêtres, apôtres et hommes d'oeuvres, pour étudier quelques-unes des nombreuses institutions catholiques qui procurent le salut religieux et le bien matériel du peuple. Elle ne pouvait donner occasion, ni à des gestes politiques, ni à des démonstrations dans la rue.

Néanmoins, cette assemblée de travail a été marquée de trois incidents, tout nouveaux et très significatifs.

D'abord, alors que naguère nos oeuvres catholiques étaient ignorées du pouvoir qui les tenait même en suspicion, l'on a vu cette fois, pour éclairer certains sujets qui touchent à l'administration publique, un représentant de la préfecture assister aux débats et se mettre à la disposition des congressistes.

En second lieu, au cours des séances, on a eu le plaisir d'acclamer la nomination, comme chevalier de la légion d'honneur, du directeur ecclésiastique des oeuvres diocésaines, récompensé par le gouvernement pour les services qu'il a rendus; à ce titre, aux populations frappées par la guerre.

Et, j'ouvre ici une parenthèse: parmi les récentes décorations de la Légion d'honneur, figure une Croix, éminemment méritée et unanimement applaudie, qui porte aussi témoignage de la reconnaissance gouvernementale envers les services rendus par l'Eglise; celle de Mgr Baudrillart. Ce nom suffit sans autre éloge, à l'évoquer les titres exceptionnels du nouveau légionnaire et à faire deviner le retentissement de ce geste officiel.

Le troisième fait que je relève, au cours du Congrès de Nancy, s'est produit lors d'un entretien sur nos syndicats catholiques. Le secrétaire général de la *Confédération française des travailleuses chrétiens, qui prenait part à la réunion*, a pu rendre compte d'une entrevue que les dirigeants de cette association avaient eue, lors des gouvernements grévistes, avec M. Millerand: le président du Conseil ne se contenta point de les recevoir avec sympathie, mais encore il leur témoigna qu'il comptait sur eux.

En somme, une même conclusion se dégage de cet ensemble de détails, aussi bien de Nancy que de Metz: c'est que le gouvernement actuel, au rebours de ses prédécesseurs, discerne et reconnaît officiellement, que les catholiques sont une grande force nationale et sociale.

François Veuillot.

FEUILLETON DU "MANITOBA"

No 15

Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

— ... Oui..., à ton bureau... Tu veux bien...?

— ... Si je veux!... Peux-tu lemander des choses pareilles?... Mais s'il allait pleuvoir..., ma chérie!

— J'irai tout de même!

Et désiré Mufflard descendit son escalier, le coeur plongé dans un bonheur qui ne s'étoilait d'aucun point d'interrogation.

* * *

4 heures moins 23.

Ces Messieurs du ministère commencent à s'agiter fiévreusement sur leurs ronds... On essuie sa plume... On range son armoire... On examine la végétation des platantes au travers des fenêtres.. On retaille l'olive des ses ongles.. On se brosse ses réciproques pellicules... Un coup de peigne à la moustache...

— Mes gants...? Tiens..., veux-tu mes journaux...?

Et tout ce monde très chic descend l'escalier. C'est le bruit de délivrance des portes qui s'ouvrent... C'est la gaie chanson des bottinse craquantes, le bon coup d'air humé sur le boulevard, qu'effleure le soleil d'une longue et étincelante caresse...

— Tu ne viens pas prendre l'apéritif avec nous? dit un collègue à Mufflard...

Le susdit n'a pas même le tempe de répondre, car, devant lui, s'avance tout aimable, toute rieuse, la jeune Mme Léontine Mufflard, son épouse en justes et légitimes noces.

Et tous les messieurs se découvrent devant la femme du collègue :

— ... Madame!... enchanté.

— Madame!... trop heureux..

Mufflard, très vaniteux, ne sait pas pourquoi, mais sa femme ne lui semble pas comme à l'ordinaire.

Est-ce la royale clarté du soleil couchant qui éclaire sa toilette avec une splendeur trop crue..., quelque chose comme un cadre trop superbe pour un tableau trop gracile...?? Ou bien, sa femme est-elle réellement moins élégante, plus simple que d'habitude...?

Et pourtant, en pareille circonstance, Léontine ne manque jamais de répondre à la gaie lumière du soleil et à la select compagnie des collègues de Désiré, par la note très sobre, mais très élégante aussi, de la femme du monde.

Seulement, ce papa Mufflard est un brave et gros garçon qui n'a pas grand'foi dans ses impressions premières... ni même secondes... Et, offrant le bras à sa femme, ils partent tous les deux, traversent le boulevard au travers des fiacres, des voitures, des tramways tel un brave et puissant remorqueur entraînant dans son honnête sillage une très fine et très nerveuse petite goélette.

$. Hlblmjâ;j

* * *

Mais, mystérieuse et suprême des choses!... Ce n'était pas le remorqueur qui remorquait!...

Et la preuve, c'est que, sans s'en douter, comme au hasard, le digne Mufflard se trouva tout à coup devant les Grands Magasins du... (Je ne nomme pas le magasin; on m'accuserait d'avoir touché une prime!) Enfin, bref, Mufflard se trouva devant ce magasin-là... Ce qui commença à mettre un peu de vinaigre dans le lait de son bonheur... car un chat échaudé craint l'eau chaude! Et Dieu sait si le pauvre, déjà, avait été échaudé!

Léontine, elle, ne se tenait pas de joie... C'était de la quintessence de Parisiennen qui pétillait comme de la mousse de champagne dans le soleil couchant.

Justement, c'était grand jour d'explosion... Nouveautés de printemps.

— Si nous entrions, dis, Désiré? miaula traîtreusement Léontine.

— Comment, fait ce rustaud de mari..., par un temps pareil... tu veux aller t'emmigrainer dans cet étouffoir!

Mais Léontine se fait engeante, insistante :

— Ecoute, chéri, je être une femme d'intérieur... Je t'ai fait plaisir en te procurant la consolation de sortir avec ta petit femme.

Lui, avec inquiétude ... — Hum!... Hum!...

— ... Eh bien! je veux te faire plus plaisir encore... Tu as besoin d'un porte-allumettes pour mettre à côté de la glace... quand tu te rases le matin... en hiver.. Tu ne t'en étais pas encore aperçu ... Mais moi, je le sais bien! Je veux te le payer!.. L'affaire d'une seconde... Seulement, entre avec moi..., pour choisir!...

* * *

Or, pour arriver à ce fameux porte-allumettes, comment fallut-il passer devant le comptoir des jaquettes?

Demandez plutôt à Léontine, qui l'avait pioché ferme, son itinéraire!...

Et on voyait là des jaquettes... de toutes les formes... de toutes les couleurs... de tous les prix!.. C'était la tentation soyeuse... chatoyante!.. La tentation en beige... en noir... en mastic... en bleu hussard... en bleu gendarme... en bleu de roi... en bleu marine... en bleu d'outremer!... La tentation depuis 19 fr. 5 jus. qu'à 500 francs... La tentation maniée... torpillée..., par des petites sirènes dont les faces, pâles ou jauness s'éclairaient de regards qui en savaient long sur le complicités du coeur féminin!...

Et comme la goélette, se sentant arriver à destination, ralentissait sa marche... abandonnant lentemant son remorqueur, ce dernier s'arrêta.

— Madame ne désire pas une jaquette...? fit une vendeuse...

Or, en principe, une femme désire toujours une jaquette.

Et Léontine regarda son mari.

Celui-ci, le coeur déjà strié de noires perplexites, fixait avec obstniation les découpures du calorifère, et, bousculé par l'un, bousculé par l'autre :

— Dis donc, Léontine... tu m'achèteras mon porte-allumettes une autre fois... J'ai confiance en ton goût..., tout à fait confiance!

— Madame ne désire pas une jaquette... 19 fr. 95...?

— 19. fr. 95, répond Léontine comme un écho, en prenant le vêtement qu'on lui tend, c'est réellement pour rien! Ces jours d'exposition, il y a des occasions vraiment merveilleuses... Tu ne trouves pas, *Désiré*...??? Mais réponds-moi donc!... Déjà tout à l'heure, à ta sortie du bureau, tu as eu une manière drôle de me regarder...? Tu avais l'air de me trouver mal mise...?

— Drôle? Non!... Je me demandais seulement pourquoi tu avais mis ce minable collet-là pour venir?

Pauvre... pauvre Mufflard, il avait mordu! Il ne restait plus qu'à bien noyer le poisson.

— Pourquoi, riposte Léontine, mais, mon cher, c'est que je n'ai plus rien du tout!

— Plus rien...? Plus rien!... saute Mufflard en se croisant les bras; et ton collet de velours, et ta jaquette d'astrakan?

— Oui... qui pue le chien malade! Mais tu es fou, mon cher, est-ce qu'on met ça à Pâques? On dirait vraiment que tu ne connais pas les usages du monde...

— Eh bien!... A Pâques, je t'en payerai une!...

— Ou... à la Trinité! Tu la payéras six fois plus cher, et on aura cent fois moins de choix!

— C'est mille fois vrai ce que fait observer Madame, intervient la vendeuse.

— Et alors, tu voudrais que???

Mais voilà que la bataille devient générale autour de ce pauvre Mufflard.

— Oui, Monsieur, ce qu'on vend 19 francs aujour'hui, dans huit jours d'abord il n'y en aura plus; et puis, s'il y en avait, ça serait 42 francs!

— Tu vois, fait Léontine avec des yeux déjà pleins de reproches. Eh bien! veux-tu que je te e dise, c'est toi qui aurais dû y penser le premier!... Tu aimerais un peu ta petite femme..., tu aurais songé que c'était l'exposition aujourd'hui, et tu m'aurais dit : "Eh bien! choisis!..." Seulement, voilà, ta mère ne t'a élevé dans aucune prévenance, dans aucune délicatesse... il faut tout te demander... tout d'arracher! Et à moi ... ça me coûte!... oh! bien plus que 19 fr. 95!...

Et les demoiselles du magasin contemplent avec horreur ce gros Mufflard, ce prosaïque personnage, tout bouffi de graisse dans son pardessus de 10 francs, et qui refuse à sa petit femme une misérable jaquette de 19 fr. 95... Après dix-huit mois de mariage!... Oh! les hommes! Pas de coeur!... Surtout celui-là!...

Le malheureux sent passer sur lui le poids de tous ces reproches, l'amertume de toutes ces pensées, l'ironie de tous ces regards... Alors, sans aucune espèce de mérite, sans qu'il lui soit dû la moindre reconnaissance, comme le nabab gorgé qui jette une pièce pour se débarrasser du quémandeur, ce ladre murmure :

— Eh bien!... choisis!...

Et sa défaite s'accentue, se précipite, devient irrémédiable : toutes les propositions qu'il fait sont repoussées avec pertes; il a le mauvais goût de préférer une jaquette de trottin à 29 francs!... de fruitière endimanchée à 48 francs! ... de petite bourgeoiseà 59 francs!...

(A suivre)

Pourquoi notre dollar ne vaut que 90c aux Etats-Unis

Sur tous les marchés du monde sauf aux Etats-Unis, le dollar canadien est coté à prime—mais chez nos voisins il ne vaut plus que 90c.

Si notre argent a subi une telle dépréciation aux Etats-Unis c'est à cause de l'excédent de nos importations de ce pays sur ce que nous lui vendons. Le Canada fait un chiffre énorme d'exportation dans tous les pays, excepté chez nos voisins. Malheureusement, par suite de la guerre, nous sommes forcés de vendre à crédit à l'Angleterre, à la France, à la Belgique, etc., tandis que nous n'exportons presque pas aux Etats-Unis, dont nous importons une quantité énorme de marchandises. Ce qui explique pourquoi notre dollar est à prime dans les pays européens, tandis qu'il suit une sérieuse dépréciation aux Etats-Unis.

Notre dollar continuera à valoir 90c au delà du quarante-cinquièeme degré de latitude, tant que nous ne diminuerons pas sensiblement nos importations américaines.

Ceux qui achètent aux Etats-Unis des articles qu'ils ne peuvent trouver au pays sont encore à demi excusables; par contre il est un grnad nombre de gens qui achètent des marchandises américaines sans aucune raison valable, puisqu'ils pourraient acheter des articles similaires au Canada, à prix égaux et parfois moindres.

Prenons le cas de la chaussure. Le Canada importe chaque année pour à peu près quatre millions de dollars de chaussures américaines, sur lesquelles environ un million de dollars de droits de douane sont payés par les importateurs; ce qui fait que le prix de vente de ces chaussures au Canada est beaucoup plus élevé que leur valeur intrinsèque. Or, si tant de chaussures américaines sont importées au pays du public Canadien—demande qui est tout à fait injustifiée, car la chaussure Canadienne est supérieure à la chaussure Américaine tant au point de vue de la qualité que de la durée.

C'est donc par un snobisme que rien n'excuse, que certains de nos compatriotes achètent des chaussures Américaines de préférence aux chaussures Canadiennes.

Sen rend-on bien compte que chaque fois que l'on achète une paire de chaussures Américaines on contribue non seulement à la dépréciation de notre dollar sur le marché Américain, mais encore on n'obtient pas un article correspondant à la valeur intrinsèque de l'argent dépensé, puisqu'une partie du prix d'achat représente des droits de douane et de fis, on prive les ouvriers Canadiens du travail qu'aurait pu leur procurer la production de ces chaussures au pays, si elles n'avaient pas été importées.

Tous les Canadiens qui ont à coeur le développement de l'industrie de leur pays, qui veulent contribuer au rétablissement de l'équilibre du change et assurer la prospérité et le bien-être de la classe ouvrière Canadienne, doivent exiger de leurs marchands des chaussures fabriquées au Canada; —d'ailleurs ils ont tout à y gagner en agissant ainsi, puisque, la chaussure à celle que fabriquent les Yankees.

Conseils pour vos vacances d'hiver

La Colombie-Anglaise avec son climat tempéré, où l'herbe est toujours verte, où les fleurs abondent en plein milieu de l'hiver, où le jeu de golf, automobilisme et les sports d'extérieur se pratiquent fréquemment dans les montagnes ou les magnifiques scènes rurales, ne peuvent pas faire autrement que d'attirer les habitants de nos grandes prairies, comme la place à habiter durant les deux ou trois mois les plus froids de l'hiver. Laissez les agents du Canadian National-Grand Trunk Pacific, vous adier dans vos plans ou écrivez à M. Quinlan, agent des passagers à Winnipeg, Man. pour lui demander de vous espédier le magnifique guide illustré et les détails désirés. "Le National" le train populaire de l'Ouest Canadien fait le service quotidiennement entre Winnipeg et Vancouver, via Saskatoon et Edmonton. Service garanti est assur.é

(*Notes des fermes expérimentales*)

Avant d'y mettre les poulettes, mettez les poulaillers en bon état, nettoyez et désinfectez énergiquement et bouchez avec soin toutes les fentes, dans les murs ou dans la toiture, pour éviter les courants d'air ou l'humidité. Remplacez toutes les vitres cassées et réparez ou renouvelez les écrans de coton pour qu'ils soient prêts lorsque vous en aurez besoin. N'entendez pas par là que les chassis doivent être fermés lorsque les poulettes sont mises dans le poulailler; c'est tout le contraire.

Une fois les poules dans leurs quartiers d'hiver, arrangez-vous pour que les conditions de leur logement ressemblent autant que possible aux conditions de plein air. Tenez le devant du poulailler grand ouvert pour y laisser entrer le plus d'air frais possible et tenez-le ouvert aussi longtemps que la température le permettra. Les poules qui courent en liberté consomment une grande quantité de verdure (herbes et autres végétation tendre), de la nourriture animale (sauterelles, insects) et de la matière minérale (petites pierres et peut-être de petits coquillages), outre le grain rond ou moulu qu'on leur donne. Assurez-vous donc que les poules, une fois renfermées, reçoivent une ration généreuse de tous ces aliments. Eparpillez du grain la litière matin et soir. Tenez devant elles, en tout temps, des trémies remplies de pâtée, sèche ainsi que des trémies de viande pour remplacer les insectes qu'elles ramaissaient autrefois dans le champ. Donnez de la navette, des bettraves fourragères, des choux, de l'avoine germée et du trèfle et des aliments tendres et appétissants de ce genre pour remplacer la verudre qu'ellee ont eu à profusion jusque-là. Cette verdure a une importance toute spéciale à cette époque de l'année et si les poules en manquent, il serait à craindre que le changement subit de régime ne provoque une maladie du foie.

Nourissez et soignez judicieusement. Veillez à ce que les poules aient toujours de l'eau propre en abondance. Ne donnez pas trop de grain dans la litière le matin, pour que les volailles restent actives tout le long du jour.

Soignez bien vos poules, donnez-leur un logement sec, bien éclairé, bien ventilé, avec la nourriture que nous venons de mentionner et votre basse-cour sera l'une des branches les plus payantes de la ferme.—*George Robertson,* Aviculteur.

PATATES

Il n'y a pas d'économie à mettre en cave pêle mêle, des patates galeuses, décolrées, à moitié pourries et des patates saines. C'est une pauvre façon de calculer que celle qui se base uniquement sur la quantité; il faut avant tout la qualité. Pareille négligence se paie souvent très cher. Au cours de l'hiver les maladies se propagent aux tubercules sains et lorsqu'arrivent les premiers jours du printemps avec un relèvement subit de la température, la décomposition achève rapidement son oeuvre destructive. Personne niera que le triage s'impose, et aucüne raison, pas même le prétendu manque de temps, ne peut justifier sa mise de côté. Les produits destinés à la semence future doivent être l'objet de soins encore plus attentifs. Ils sont tout d'abord l'objet d'un classement très sévère qui ne laisse passer aucun sujet défectueux. Puis on les met en réserve dans les locaux convenables. S'il était possible d'avoir des caves dont la température se maintient constamment autour de 40 degrés F. avec une ventilation appropriée, on trouverait peu de sujets détériorés au printemps suivant.

A l'époque où les pommes de terre requièrent le plus d'air c'est-à-dire, au printemps, on néglige souvent d'ouvrir les caves et le résultat est désastreux.



Contrat pour la poste

Des soumissions cachetées, adressées au Maître-Général des Postes, seront reçues à Ottawa, jusqu'à midi, vendredi le 19 novembre 1920, pour le transport de la poste de Sa Majesté par contrat, pour quatre ans, deux fois par semaine sur la route de Hove et St. Laurent, aller et retour. Devant commencer à la discrétion du Maître des Postes Général.

On peut obtenir aux bureaux de poste de Hove, Ideal et St. Laurent et au bureau de l'Inspecteur des Postes les avis imprimés énumérant les autres renseignement quant aux conditions du contrat, ainsi que les blancs de soumissions.

Bureau de l'Inspecteur des Postes,
H. H. PHINNEY,
Inspecteur des Postes.
Winnipeg, 8 octobre 1920.

NOTES LOCALES

Nos félicitations à Son Honneur le Juge Lucien Dubuc qui vient d'être nommé juge du district d'Edmonton pour remplacer feu le Juge Noël.

* * *

La partie de cartes organisée au bénéfice de la Société St-Vincent de Paul a eu plein succès.

* * *

M. Roger Goulet qui quitte St-Boniface pour aller résider à St-Charles avec sa famille a reçu vendredi dernier de la part de ses amis un *"send off"* très sympathique et très amical.

Les fêtes de Noël dans la famille

A ce temps-ci de l'année quand l'approche des fêtes de la Noël et du jour de l'an vous fait sentir le besoin d'aller revoir le doux chez soi, la pensée s'en va vers ces lieux où notre jeunesse s'est écoulée. L'on sent le désir d'aller revoir ces scènes animées du doux souvenir des temps passés. Faites vos plans dès maintenant et laissez-nous vous aider à choisir le moyen de voyager d'une façon comfortable et économiquement.

Voyez l'agent le plus rapproché du chemi de fer Canadian National, Grand Trunk Pacific, ou écrivez à M. W. J. Quinlan, agent pour les passagers, Winnipeg, Man.

LA PUISSANCE DE MARIE

Il appartient à la presse catholique de publier les miracles de Lourdes. Il y a dans ces faits divins une grande leçon de surnaturel qu'il ne faut jamais se laisser de prêcher au monde, trop souvent emporté aujourd'hui loin de la vérité par le formidable courant d'erreurs, que charrient partout un si grand nombre de journaux et par la folie des amusements du siècle.

La Croix de Paris faisait part récemment à ses lecteurs de la guérison miraculeuse, à Lourdes, de Mlle Martha Maton, de Furnes (Belgique), guérie dans la piscine, le mercredi 20 août 1919, de la tuberculose pulmonaire et abdominale et de coxalgie droite. Laissons parler les documents tels que cités par la Croix :

"Mlle Martha Maton est arrivée à Lourdes le mardi 19 août 1919 avec un certificat de M. le Dr Hottlet conçu en ces termes.

"Je, soussigné, médecin directeur du sanatorium Elisabeth de Belgique, de Chanay (Ain), certifie que Mlle Maton (Martha), de Furnes, se trouve actuellement en traitement à l'établissement, sous ma direction, depuis le 6 juin 1918, pour tuberculose pumonaire bien caractérisée, aux deux sommets, surtout au sommet droit, compliquée de péritonite tuberculeuse avec ascite.—Chanay, le 16 août 1919.—Signé : Dr Hottlet."

"Emu de la guérison dont, quelques jours plus tard, Mlle Maton fut favorisée à Lourdes, le médecin adressait, à son sujet le 10 septembre suivant, un rapport des plus détaillés au Bureau des constatations de Lourdes. Aussi nous bornerons-nous à en donner ici le résumé :

"Maton (Martha), née à Furnes le 17 février 1898, sans profession, constitution médiocre, tempéramment lymphatique.

"Dès l'âge de quatorze ans, elle ressentit des douleurs abdominales, qui, bientôt, furent suivies de premières souffrances au niveau de la hanche droite. Dans la suite, ces douleurs devinrent plus vives. Il s'y ajouta du gonflement articulaire et, vers le mois d'avril 1919, une coxalgie aiguë était confirmée, avec un cortège de symptômes et un raccourcissement du membre inférieur qui atteignait dix centimètres.

"Entre temps, au début de juin 1914, fièvre typhoïde grave, qui dura neuf semaines et dont la convalescence, très longue, fut suivie d'anémie et de faiblesse générale prononcée.

"En février 1915, récidive de fièvre typhoïde, pendant laquelle sous la menace des bombardements de sa cité, la malade dut être transportée, d'abord à l'hôpital Saint-Idesbald, de Furnes, puis huit jours plus tard, à l'hôpital belge de Montreuil sur Mer.

"A Montreuil, après un alitement de quatre mois, crise aiguë d'appendicite. Le Dr Joulet, médecin directeur, pratique in extremis l'opération à chaud (20 juillet 1915), mais l'intervention est abrégée et limitée au seul enlèvement de l'appendice, à cause d'une syncope grave et des désordres abdominaux complexes que le chirurgien constata.

"Peu de temps après, les lésions latentes aux deux sommets pulmonaires se mirent à évoluer rapidement, et la malade fut placée dans la salle de l'hôpital de Montreuil réservée aux tuberculeux. La toux opiniâtre et continuelle, la température élevée qui atteignait, presque chaque jour, 39 et 40 degrés, en même temps que des crises douloureuses abdominales, amenèrent, vers novembre 1915, un sanatorium.

"Ce n'est qu'en juin 1918, après des alternatives d'amélioration et d'aggravation, qu'à la faveur d'une accalmie, son renvoi au sanatorium Elisabeth, de Chanay (Ain), fut effectué.

"A son arrivée dans l'établissement, les lésions pulmonaires, localisées aux deux sommets, plus à droite qu'à gauche, affectent une allure subaiguë, et l'état reste à peu près stationnaire jusqu'au début de septembre 1918. Notons, à cette date, une atteinte de grippe broncho-pulmonaire, compliquée d'une recrudenscence des troubles gastro-intestinaux.

"En décembre de la même année, nouvelle localisation tuberculeuse, qui se dénonce par le caractère paroxystique des manifestations abdominales, douleurs, vomissements, ballonnements du ventre et épanchement péritonéal: "c'est la péritonite définitivement installée. Les douleurs sont si fréquentes et si aiguës, qu'il faut jusqu'à six et huit injections de morphine par vingt-quatre heures pour les calmer.

"Le cas, cette fois, apparaît comme désespéré : la malade reste des mois entre la vie et la mort, difficilement alimentée uniquement de café et de lait avec quelques biscuits; la température vespérale atteint souvent 40 degrés, au moment des paroxysmes. Le traitement palliatif est désormais jugé seul indiqué. L'épanchement ascitique progresselentement, jusqu'à refouler le diaphragme et le coeur (évanouissements, dyspnée,) et tout autre position que la position couchée est impossible.

"La ponction du péritoine, qui s'imposait, n'eut pas lieu parce que le départ pour Lourdes fut brusquement précipité.

"Aussi est-ce dans les conditions les plus pitoyables, dans un état des plus précaires, et considéré comme entièrement désespéré que, le 17 août 1919, la pauvre patiente, à sa demande expresse, sur son désir formel, rendant vaines nos protestations, fut embarquée pour Lourdes, sous la garde de deux de nos religieuses. Ses souffrances, par ailleurs, étaient si pénibles que la malade demandait, non pas à guérir, mais à mourir."

Après la lecture de ce rapport, si clair, il semble qu'il ne puisse y avoir aucune hésitation ni aucun doute : l'implacable tuberculose avait envahi, chez Mlle Maton, non seulement les poumons, mais encore le péritoine et l'articulation de la hanche. Deux de ces localisations étaient arrivées à leur ultime période, celle où la science humaine est obligée de se déclarer impuissante.

Le jour même de son arrivée à Lourdes, le mardi 19 août, à 4 heures du soir, Martha Maton, qui n'avait pas quitté son lit depuis neufs mois, fut plongée dans la piscine. On l'en retira d'une extrême faiblesse. Le lendemain, 20 août, elle fut portée à la Grotte, pour entendre la sainte messe, mais les religieuses qui l'accompagnaient ne voulurent pas la présenter, ce matin-là, aux piscines tellement elle était accablée et faible. Ce n'est que l'après-midi qu'on l'y conduisit.

A peine plongée dans l'eau miraculeuse Martha ressentit de vives douleurs dans l'abdomen et perdit connaissance. Quand elle revint à elle, résistant aux efforts des dames baigneuses, qui voulaient la retenir par prudence, et poussée par une force irrésistible, elle se dressa et voulut marcher.

Transportée au Bureau des constatations, elle s'est de nouveau relevé et a marché sans difficulté, et l'un des médecins présents, chargé de l'examen, attestait qu'à ce moment "la malade ne présentait plus d'ascite ni de douleurs abdominales."

Le lendemain, jeudi 21 août, dans un complément d'observation, les médecins experts notèrent que le sommet du poumon droit, en avant, présentait encore des traces d'induration et qu'il existait des frottements péritonéaux dans la fosse ilieque droite. La hanche droite n'était plus le siège d'aucune douleur, et le raccourcissement du membre inférieur droit, de dix centimètres était réduit à trois centimètres.

C'est debout, recouvrant rapidement ses forces et sa santé, que Mlle Martha Maton retourna au sanatorium belge Elisabeth, à Chanay (Ain.)

"Depuis ce moment, écrit le Dr Hottlet, à qui, une fois de plus, nous allons laisser la parole, Mlle Maton n'a plus éprouvé ni gêne ni douleur, et toutes les fonctions sont redevenues absolument normales.

"Les examens répétés auxquels elle a été soumise après son retour ont démontré, à toute évidence, que le fonctionnement de tous les organes thoraciques et abdominaux est redevenu à la norme la plus satisfaisante. Le poids augmente parallèlement au relèvement progressif de la nutrition générale. De 38 kilos il a passé à 4 kilos en quinze jours. Les progrès continuent en même temps que la marche devient de plus en plus aisée et facile.

"Cette enfant privilgiée déborde d'une infinie reconnaissance envers Marie, la bonne Vierge de Lourdes qui l'a guérie de tant de maux, d'une façon aussi merveilleuse.

"Quant à la science, en lutte depuis tant d'années contre cette pathologie aussi complexe que déconcertante, elle ne peut que s'incliner humblement devant l'évidence du miracle accompli."

"Chanay, le 15 septembre 1919.

"Sanatorium Elicabeth.

"Le médecin directeur :

Hottlet."

Il y a un an que le médecin du sanatorium Elisabeth attestait que l'amélioration ,extraordinaire par sa soudaineté, constatée à Lourdes, s'affirmait rapidement et complètement, pendant les quinze premiers jours. Depuis lors, toute trace des anciennes lésions a disparu, et le temps a si bien confirmé la guérison, que, le 24 juin 1920, nous recevions de Martha Maton, rentrée en Belgique, son pays natal, la lettre suivante :

"Dix mois sont déjà passés, depuis ma guérison complète par la Sainte Mère de Lourdes. Vous vous rappelez encore, Monsieur le docteur, la malade (ou bien la guérie) avec les deux Soeurs Franciscaines du sanatorium de Chanay.

"Je ne puis retourner à Lourdes, cette année : d'abord la cherté du voyage, ensuite mon entrée prochaine au couvent des Franciscaines, à Poperinghe (la date en est fixée au 8 juillet, dans huit jours).

Depuis ma guérison, obtenue à Lourdes le 20 août dernier, je n'ai plus senti aucun malaise. Je me trouve très bien portante et j'ai augmenté en poids, de 38 kilos à 62 kilos. Le Dr Vandenbulcke, qui m'a auscultée plusieurs fois, ne trouve plus rien de toutes mes maladies. Je me sens moi-même très bien guérie, et six semaines après ma guérison j'ai commencé à travailler, comme je le fais encore tous les jours maintenant.

"Je vous enverrai un certificat du docteur.

"Faites un petit bonjour à la Grotte pour moi, s'il vous plaît.

"Veuillez agréer, Monsieur le docteur, etc.

Martha Marton,

"ave Hansens, 1, Furnes."

Nous transcrivons ci-après le certificat rédigé par M. le Dr Vandenbulcke à la date du 15 juillet 1920 :

"Je soussigné, certifie avoir examiné la nommée Martha Maton, à la date du 25 juin 1920, et avoir constaté que, jouissant d'une belle santé, elle ne présente aucun symptôme de maladie.

"Dr Vandenlulke."

"Furnes, le 5 juillet 1920.

Le Dr Hottlet, directeur du sanatorium Elisabeth, installé en France par le ministère de l'Intérieur de Belgique, s'incline devant la guérison extraordinaire de Mlle Martha Maton.

Cette jeune fille avait les poumons et le péritoine rongés par la bacille tuberculeux; son membre droit était réduit à une complète impotence par la coxalgie; elle était arrivée à la dernière période de la cachexie; elle ne quittait pas son lit de douleur depuis neuf mois. Or, subitement, elle s'était mise à marcher, à renaître à l'existence; toutes ses lésions pulmonaires et abdominales ont totalement disparu en quinze jours à la suite de deux bains dans la piscine de Lourdes, au point que six semaines après, Mlle Maton avait repris une existence normale.

Nous ne pouvons que nous incliner aussi humblement que notre confrère et conclure avec lui qu'une telle guérison n'a pas été obtenue par un processus naturel; qu'elle dépasse les limites de la science, et que rien, en dehors d'une intervention surnaturelle, ne peut expliquer un retour à la santé si complet, si rapide et si persistant.

Notre-Dame de Lourdes, le 20 juillet 1920.

Dr Marchand,

Vice-président du Bureau des constatations médicales de Lourdes.